

Jean-Marie KLINKENBERG, *Petites mythologies belges*

Éd. revue et considérablement augmentée, Bruxelles, Éd. Les Impressions nouvelles, coll. Réflexions faites, 2013 [2009], 176 pages

Katherine Rondou



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9144>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.9144](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9144)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 août 2014

Pagination : 403-404

ISBN : 978-2-8143-0209-9

ISSN : 1633-5961

Ce document vous est offert par Université libre de Bruxelles - ULB



Référence électronique

Katherine Rondou, « Jean-Marie KLINKENBERG, *Petites mythologies belges* », *Questions de communication* [En ligne], 25 | 2014, mis en ligne le 01 juillet 2014, consulté le 24 avril 2024. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9144> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9144>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

le mythe de l'étalon, ainsi que dans les images qui s'en inspirent dans les arts arabo-musulmans, mais aussi occidentaux (l'auteur évoque certains peintres classiques, notamment Eugène Delacroix et Théodore Géricault, et modernes, à l'instar du peintre surréaliste Salvador Dali, qui recourt à cette image archétypale de l'étalon, symbole de la puissance et de la compétence sexuelles). Quant au corps féminin, il s'impose par le truchement de son organe génital. On constate l'importance que prend l'hymen, ce voile intérieur du féminin qui, dans la culture arabo-musulmane, est transposé en voile extérieur, protecteur de l'ensemble du corps féminin. À la virilité de l'homme exprimée par l'image de l'étalon correspondrait la chasteté de la femme manifestée par le voile. Le dernier chapitre de la partie, « Le corps écrit/décrit dans les belles-lettres : l'héritage érotique » (pp. 64-84), traite de l'écriture du corps érotisé dans une large production littéraire de tradition arabo-musulmane. La *qasida* est le premier genre littéraire convoqué par l'auteur en ce qu'il est « porteur de mémoire et de vie des bédouins, de leurs aventures, de leurs amours et de leur joute, de leurs traditions mais surtout de leur mentalité : un vrai témoignage de leur vie socio-culturelle » (p. 66). Un genre qui, en mêlant sacré et profane, évoque les prouesses sexuelles de l'homme au moyen de l'image de l'étalon. Ensuite, vient la prose populaire, tels les contes des *Mille et une nuits* dans lesquels le corps n'est évoqué que dans un langage imagé qui l'érotise. La littérature arabo-andalouse accorde également au corps une importance capitale, mais dans un langage qui en donne une image raffinée et sensuelle (Ahmed Kharraz cite l'exemple de la littérature de Ibn Hamz). Pour sa part, la littérature érotique maghrébine prend une dimension éducative et des écrits comme ceux de Cheikh Al Nafzâouï deviennent de véritables manuels de « sexologie arabe » (p. 77).

La deuxième partie du livre a pour titre « Le récit intime au ^{XX}^e siècle : un aspect autobiographique de l'image du corps (pp. 87-140). Son premier chapitre, « L'image du corps textuel et du corps pictural » (pp. 87-102), fait voyager de l'Occident, avec Jean Cocteau dont la fascination pour le nu masculin semble être inspirée de la mythologie grecque, à l'Orient, avec la littérature et la peinture de Joubrâne Khalil qui articule spiritualité et réflexion sur le corps. Le second chapitre de cette partie, « L'image du corps et la mémoire blessée » (pp. 103-140), se situe toujours à la croisée des deux cultures, orientale avec la production artistique de Mohamed Choukri, et occidentale avec celle de Marguerite Duras. Le premier a pour particularité d'orchestrer des langues

et des dialectes autour de la description du corps. Par exemple, la langue arabe est réservée à une description raffinée du corps, alors que l'espagnol en présente l'aspect érotique. Cette dernière fait de l'image du corps en transformation, voire en défiguration, le point nodal de sa littérature.

La troisième et dernière partie du livre, « L'image intime au ^{XX}^e : l'autofiction comme miroir de l'inconscient collectif » (pp. 141-294), est la plus volumineuse. L'auteur y réfléchit sur le genre autofictionnel et interroge les questions de la mémoire, de l'interaction entre le réel et l'imaginaire... Tandis que le premier chapitre, « L'écriture masculine ou l'image du corps-objet » (pp. 149-187) questionne l'autofiction au masculin, le deuxième, « L'écriture féminine ou l'image du corps-sujet. La chute du tabou verbal » (pp. 189-250) est consacré à l'autofiction féminine. Dans le corpus du premier chapitre, c'est l'image du corps-objet qui semble prédominer dans les écrits autofictionnels d'auteurs maghrébins comme Feraj El Hawar; alors que, dans celui du deuxième chapitre, c'est l'image du corps-sujet, chez le sexe opposé, qui se dessine dans l'œuvre d'Amal Moukhtar; à titre d'exemple. Le dernier chapitre, « L'homo-érotisme arabe ou la corporisation du non-dit » (pp. 231-294) interroge la question de l'homo-érotisation du corps dans les récits autofictionnels d'auteurs maghrébins d'expression française comme Abdellah Taïa ou encore Aniss A.

Dans le labyrinthe que peut constituer le corpus interrogé par cette réflexion savante, l'auteur ne manque pas d'indiquer le fil d'Ariane. Dans chaque œuvre convoquée, des images-clés, telle celles de l'étalon ou du voile féminin, font de la lecture de cet ouvrage une agréable odyssee riche en informations anthropologiques et littéraires. Ce faisant, Ahmed Kharraz réserve au concept de l'image un traitement d'une finesse et d'une originalité remarquables.

Ammar Benkhodja

CREM, université de Lorraine, F-57000
a.benkhodja@gmail.com

Jean-Marie KLINKENBERG, *Petites mythologies belges.*

Éd. revue et considérablement augmentée, Bruxelles, Éd. Les Impressions nouvelles, coll. Réflexions faites, 2013 [2009], 176 p.

Docteur en philosophie et lettres, Jean-Marie Klinkenberg a longtemps enseigné les sciences du langage à l'université de Liège. Il a publié de nombreux ouvrages, consacrés à la sémiotique et à la littérature belge. Avec humour et une pointe d'ironie, *Petites mythologies belges*

combine ces deux angles d'étude : l'auteur s'interroge sur l'existence d'une culture belge, distincte des cultures française ou néerlandaise, et présente régulièrement les paramètres étudiés (le cyclisme par exemple) par un parallèle savoureux avec une figure de style (par exemple, l'évolution, dans la rhétorique sportive, de la métaphore du combattant isolé vers celle de l'armée organisée).

À travers une vingtaine de chapitres, chacun consacré à un item de « culture belge » – « Un pays né d'une côte » (pp. 5-12), « Rouler à vélo » (pp. 13-18), « Applaudir Eddy (ou Jacky, ou Jean-Marie, ou Kim et Justine) » (pp. 19-31), « Ovationner le roi » (pp. 32-40), « Monter à Paris » (pp. 41-51), « Pincer son français » (pp. 52-63), « Dire les choses comme elles (ne) sont (pas) » (pp. 64-70), « Trouver un compromis » (pp. 71-77), « Être raisonnable » (pp. 78-80), « Savoir rire de soi » (pp. 81-83), « Être petit » (pp. 84-90), « Rassurer les autres » (pp. 91-93), « Trouver les institutions compliquées » (pp. 94-101), etc. –, Jean-Marie Klinkenberg démontre l'existence d'une culture propre à la Belgique. L'auteur ne cherche pas à alimenter le débat qui oppose les partisans d'une Belgique éternelle – dont l'avènement dans le monde sensible consacre, sur le plan politique, une évidente cohérence géographique, économique et culturelle – à ceux qui considèrent la Belgique comme la réunion artificielle (obsolète ?) de la Wallonie et de la Flandre. L'auteur souhaite étudier en quoi cette union – une réalité historique qui s'impose aux Belges depuis 1830 – et les réactions qu'elle a suscitées (affirmations et dénégations) ont pu influencer les représentations mentales de la population. Adhésion ou résistance, l'attitude du Belge envers la réalité « Belgique » a immanquablement façonné la trame de son existence intime quotidienne. Que ce soit dans la positivité ou la négativité, la Belgique s'est constituée un mode de décodage du réel, autrement dit une culture, si nous entendons par culture tout ce qui, dans une société donnée, donne un sens aux rapports entre les humains, et aux relations entre ces derniers et leur environnement.

L'intérêt de l'étude ne réside pas dans les paramètres analysés en eux-mêmes (le chocolat, la cave-cuisine, etc.), mais dans l'observation du mécanisme qui a permis à ces éléments d'acquiescer une valeur d'emblèmes nationaux. *Petites mythologies belges* envisage les identités – et c'est là son principal intérêt – comme un processus, en raison de leur sujétion au dynamisme de la vie sociale. Par conséquent, dans l'essai, l'étude des identités consiste à analyser leur construction, leur formulation, leur déconstruction, leur reconstruction et leur reformulation. Selon l'auteur, la

constante métamorphose des identités correspond à l'aboutissement d'un processus symbolique complexe, en trois phases. Dans un premier temps, la culture belge s'appuie sur un substrat objectif (un cadre de vie géographique commun, des conditions climatiques communes, etc.), au sein duquel il convient ensuite de sélectionner certains traits, désormais signes de démarcation. Enfin, cette identité doit être communicable, autrement dit, se manifester clairement aux yeux de la collectivité concernée. Le dépassement du substrat objectif, auquel se limitent nombre d'études du genre, constitue sans nul doute l'apport fondamental de *Petites mythologies belges*.

Par son approche originale du problème, fondée non plus sur l'essence (le simple substrat) mais sur la formalisation (l'ensemble des mécanismes de sélection et de formulation nécessaire à la définition des identités), l'ouvrage de Jean-Marie Klinkenberg se dégage donc des multiples publications récentes, qui tentent elles aussi de percer le secret de la culture belge. En étudiant non la chose, mais la manœuvre qui lui a donné du sens, l'auteur propose donc au lecteur un nouveau type de réflexion, non dépourvu d'intérêt.

Katherine Rondou

Université libre de Bruxelles, B-1050

kroundou@gmail.com

Delphine SAURIER, *La fabrique des illustres. Proust, Curie, Joliot et lieux de mémoire.*

Paris, Éd. Non Standard, coll. SIC Recherches en sciences de l'information et de la communication, 2013, 237 p.

Dans *La fabrique des illustres*, Delphine Saurier allie son expérience au Centre de recherche sur les liens sociaux (diverses enquêtes sociologiques réalisées dans le but d'identifier les modes de réception des publics d'établissements culturels) à sa formation, un doctorat consacré à la pérennisation de lieux de mémoire littéraire et scientifique.

L'ouvrage propose une approche originale, et particulièrement intéressante, de diverses « figures de grands hommes ». L'auteure définit la « figure » de personnes célèbres comme un événement continuellement remanié par des médiations – matérielles et symboliques – élaborées dans des temps et des espaces sociaux différents. Par conséquent, la figure ne renvoie pas à une réalité qui se trouverait dans la création de la personne célèbre, ou encore qui serait construite par la personne célèbre elle-même. Elle se compose à partir des images et des objets engendrés à propos de cette personne, au gré